Document generated on 06/01/2025 8:42 a.m.

24 images

24 iMAGES

La terre de la folie de Luc Moullet
Double Take de Johan Crimonprez

Robert Daudelin

Number 144, October–November 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25123ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Daudelin, R. (2009). Review of [*La terre de la folie* de Luc Moullet / *Double Take* de Johan Crimonprez]. *24 images*, (144), 42–42.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La terre de la folie de Luc Moullet

De la pertinence de l'impertinence. Troquant les Pyrénées pour les Basses-Alpes, on pourrait dire avec une certaine justesse que le plus récent film de Luc Moullet est un remake de ***Terre sans pain*** : même commentaire monocorde, même attention au paysage, mêmes goitres... Ne manque que la musique de Brahms : Moullet préfère le silence, le vent et parfois le cri d'un oiseau.

Trente-cinquième film du cinéaste, tous formats confondus (courts et longs métrages participent ici de la même entreprise), ***La terre de la folie*** est un documentaire sur une région de villages perdus où règne une « culture du meurtre et de la folie ». Le haut plateau, avec son vent continu, peut rendre fou; Moullet va le démontrer en se faisant enquêteur et en recueillant les récits fantasques des gens du lieu : meurtres (familiaux ou autres), vengeances paysannes, immolations mystiques, suicides en tout genre, rien n'échappe à sa recherche. Se mettant lui-même en scène, le cinéaste, s'appuyant sur l'héritage trouble de sa propre famille, s'identifie à son récit au point d'adopter le profil même de ses protagonistes les plus farfelus. Moullet s'adressant à nous, nous prend à témoin, nous intègre à son récit. Devenu lui-même acteur de son film, il ressemble de plus en plus à ceux qu'il filme, se caricaturant joyeusement tout en nous proposant une réflexion implicite sur la nature même du documentaire.

Le thème est grave et cette réflexion sur la solitude qui engendre la folie ne peut être prise à la légère. L'approche par contre est tout sauf inutilement sérieuse ; comme toujours chez Moullet, l'humour se faufile partout : pour le cinéaste, faire rire, alors qu'on parle de choses sérieuses, est une forme de pédagogie qu'il maîtrise magnifiquement jusque et y compris dans les reconstitutions minimalistes qui ponctuent certains récits. Mais qu'il nous parle de la « bastardoune » ou qu'il prête la parole à une dame dont le débit vertigineux provoque immanquablement le rire, il le fait toujours dans le plus grand respect de ceux et celles qui ont accepté d'être filmés. Documentariste au sens fort du terme, Moullet prend son temps – tournant en HD il prolonge les entrevues, quitte à couper au montage – et fait corps avec le paysage : jamais il ne se met en dehors.

Bien décidé à payer de sa personne la paternité de son film, il termine son enquête (scientifique ?) en une apothéose loufoque, filmée en plan-séquence, où, au sommet d'une falaise, il s'engueule copieusement avec sa femme, avec la voix traînante de Boudu sauvé des eaux, semblant ignorer le danger qui le guette – et qui le rattrapera après le générique de fin. Avis aux mauvais spectateurs qui quittent leur fauteuil impoliment avant que tout soit terminé. – **Robert Daudelin**

Double Take de Johan Grimonprez

Bien qu'Alfred Hitchcock soit omniprésent dans ***Double Take***, il ne s'agit en rien d'un film *sur* le cinéaste : sa figure légendaire est ici essentiellement référentielle, emblématique d'une époque, celle de la bien nommée guerre froide.

Entreprise inclassable, ludique mais toujours sérieuse, le film du belge Johan Grimonprez (qui est aussi plasticien, ce qui explique sans doute la structure si particulière du film) est tout à la fois fiction, film de montage, essai philosophico-politique, voire même canular! Insaisissable, il faudrait le revoir plusieurs fois pour en visiter tous les méandres et en apprécier correctement la virtuosité jamais gratuite. Fidèle à son titre, le film multiplie les alternances : cinéma/télévision, Est/Ouest, actualités/films de fiction, Hitchcock (le vrai)/Hitchcock (le faux). À nous de compléter les liens et de donner un sens à ce savant assemblage.

Tout commence abruptement par un bulletin de nouvelles, à l'évidence emprunté à un kinescope qui a assez mal vieilli : un présentateur de la télévision américaine commente la célèbre rencontre Khrouchtchev-Nixon et les craintes qu'elle suscite. Puis on passe directement à l'image d'un comédien écoutant la voix de Hitchcock expliquant ce qu'est un McGuffin – en sourdine, la voix d'Helen Scott traduit en français pour le bénéfice de François Truffaut. Nous sommes en pleine mythologie et nous n'en ressortirons pas : la voix du comédien devient la voix de Hitchcock et nous raconte, avec l'accent et une lenteur parfaite, une histoire imaginée par le romancier Tom McCarthy, histoire qui serait arrivée au maître à l'époque où il tournait ***The Birds***.

L'entreprise tient du collage de haute voltige : bande-annonce de ***The Birds***, multiples apparitions de Hitch en présentateur de sa célèbre série télévisée, rencontre avec un faux Hitchcock (celui du ***Confessionnal*** de Robert Lepage), extraits de films glissés impertinemment dans des actualités, etc. Tous les moyens (y compris l'humour!) sont bons pour interroger l'histoire et nous emmener, sans aucun prêchi-prêcha, à réfléchir à l'histoire, au pouvoir et aussi (j'allais oublier...) à la télévision que Hitchcock savait si bien maltraiter. – **Robert Daudelin**